

Yann  
Perez

A close-up photograph of a human hand held palm up against a bright yellow background. A single bullet is resting in the center of the palm. The hand is lit from the side, creating a strong shadow to the right. The word 'VIOLENCES' is overlaid on the image, with the letter 'V' in red and the rest in white with a black outline.

**V**IOLENCES

# Imago.

«

— *T'as vu comme elle est bonne celle-là ? dit le premier d'une voix suraiguë.*

— *Ouais... Ch'uis sûr qu'elle aime ça en plus, reprend le second d'une voix graisseuse, une fine mousse suintant de la commissure de ses lèvres.*

— *Ouais... Mmh... Une vraie chienne, commente le troisième homme en reniflant. J'me la tirerais bien.*

Chaque jour qui passe, les mêmes remarques.

Chaque matin qui arrive, le même sentiment d'impuissance face à la perversion de certains animaux.

Je m'appelle Léa, et voici une journée habituelle.

Ou presque...

## 1

Je m'étire de tout mon long lorsque ce petit bruit quotidien m'ôte de ma rêverie. Le réveil en plastique bleu sonne depuis maintenant vingt secondes et me confronte à ce constat simple : je vais encore une fois être en retard. Je me secoue hors de ma couette prune et me traîne jusqu'à la salle de bain dont les carreaux froids me torturent un peu plus chaque matin. Là, je me coule sous une douche bien chaude et quelques longs instants plus tard, j'en sors un peu plus éveillée. Face à la glace recouverte de vapeur, je commence à m'habiller, puis à coiffer ma tignasse blonde bouclée. Un petit coup de crayon et un coup de rouge discret sur les lèvres : me voilà prête pour le départ.

Je sors de la salle de bain au pas de course et attrape au vol quelques aliments qui traînent sur le plan de travail. Puis je saisis mon sac à dos et ma veste. Dehors, le vent de l'hiver glace mon corps : je sors mon vieil iPod noir et laisse la boîte à musique tourner. Tel un robot, je descends les marches et me retrouve devant mon petit immeuble parisien. Sans même réfléchir, je m'oriente vers la bouche de métro et descends la volée de marches qui m'amène à arpenter les couloirs sordides de cet espace clos éclairé par des lumières blafardes.

Lorsque j'arrive à hauteur des tourniquets métalliques, un important attroupement s'est formé. Des effluves de toutes sortes s'empressent de remonter dans mon esprit encore embué par la folle soirée d'hier. Je perçois de l'alcool bas de gamme, du parfum et une forte transpiration qui ferait flancher même un mort !

— *Avance sale connard.*

— *Qu'est-ce t'as tantouse ?*

— *Va te faire mettre.*

De l'autre côté, trois hommes attendent.

Ce qu'ils attendent, je ne le sais pas. Mais ils observent tout ce qui passe : noirs, blancs, gros, nains et géants. Et à mon arrivée, je découvre leurs regards qui s'allument. Ils se tapent sur l'épaule et se mettent à me siffler violemment. Autour, personne ne bouge ; nul n'acquiesce : tout le monde baisse la tête.

*Comme d'habitude.*

Je sens les trois individus qui se mettent en marche à ma suite : je suis devenue leur proie du jour, un trophée de blondeur que seuls les impuissants aiment à collectionner.

Encore une série de marches et me voici sur le quai du RER. Ce dernier est bondé et je peux voir des petits groupes qui se sont formés. Les gens discutent entre eux pendant que d'autres sont plongés dans leurs journaux ou leurs livres. Au loin, sur les rails, j'entends la rame approcher. L'essaim des voyageurs se met subitement en mouvement et quand la ruche ouvre ses portes, ils montent.

Pas moi : pas assez de place.

Le train repart et je m'assois sur un siège un peu sale. J'observe ce paysage glauque : un peu plus loin, un clochard me décortique : œil pervers et sourire jaune.

Au bout de quelques secondes, je découvre devant moi, deux petits yeux brillants et salaces qui m'observent. Puis, c'est une petite tête noire qui apparaît. Alors, avec surprise, puis dégoût, je découvre un rat au corps noir et fin de quelques quinze centimètres qui mange un petit mulot. Je me détourne de ce spectacle et pose mes yeux sur le quai opposé.

Même foule. Même spectacle.

Le clodo est parti. Pas mes poursuivants.

Je suis maintenant dans la rame.

*Enfin.*

Face à moi, un couple âgé discute. Je ne les entends pas vraiment, mais ils ont l'air heureux. Et rien ne semble pouvoir briser cet état ; sauf peut-être l'homme de couleur qui passe à leur niveau. Ils se poussent, et dans leur attitude, je décèle une haine latente. Au premier arrêt, ils descendent ; laissant la place à un autre jeune homme, plutôt bien mis de sa personne, qui s'assoit et se met à me regarder.

Je sors une bouteille d'eau de mon sac et me mets à boire. En relevant la tête, je découvre mes trois poursuivants qui continuent de m'observer en ricanant bêtement. Je commence à me sentir mal. De mon estomac, remontent des relents d'un passé brutal, de souvenirs que je souhaitais ardemment éliminer.

Leur vue me répugne plus que celle du rat sur le quai, et je me sens défaillir. Je baisse la tête pour constater que mes mains se sont bien mises à trembler. Et plus la situation évolue, plus les trois individus ricanent et enchaînent les gestes obscènes, plus je tremble.

Je me lève.

Mes jambes ont maintenant du mal à me porter. Je tire mon sac. Je m'éloigne des ricanements. Au loin, des cris de singes, des bruits de succion. Puis, des mots : "*Sale pute blonde.*" "*On va te limer.*" "*Fuis pétasse, on va te r'trouver et t'baiser.*" Je passe les rangées. Je fuis l'opprobre et l'obscénité.

J'essaie de courir, mais dans ce boyau noir, je me sens perdue. Je constate encore l'horreur de l'instant :

personne ne bouge. Le voici donc ce monde où je vis : une plaie suintante, la pourriture humaine, où le sordide côtoie une bêtise abyssale.

Je m'assois dans le wagon suivant, le cœur au bord de la rupture. Mes mains n'ont pas cessé de trembler, mais mes jambes m'ont supportée, Dieu seul sait comment. Je me sens compressée dans mon jean et une sueur froide s'écoule sous mon débardeur vert émeraude. Les quolibets s'abattent une nouvelle fois sur ma tête.

Je cherche fébrilement ma bouteille, mais ne la trouve pas.

— C'est ça que vous cherchez ? demande une voix grave et douce au loin.

Je me retourne, l'estomac noué. Face à moi, le jeune homme de tout à l'heure qui me montre ma bouteille.

— Oui, lui dis-je en la prenant.

— Me permettez-vous de m'asseoir ?

— ...

— Au cas où vous oublieriez votre bouteille une nouvelle fois, dit-il en faisant un petit sourire las.

— Trop aimable, dis-je en buvant.

Puis, je retourne à ma rêverie, voyant le paysage défiler. Je jette un œil à mon récipient et m'endors lentement.

### 3

Face à moi, un jeune Capitaine de gendarmerie m'observe. Il est brun, les yeux d'un bleu électrique et une barbe aux pointes blanches. Quant à moi, je porte une

grosse couverture en laine polaire qui a du mal à cacher des vêtements déchirés et des ecchymoses multiples.

— Et maintenant, comment vous sentez-vous ?

— Pourrie. Sale. À l'intérieur, dis-je, des larmes coulant sans discontinuer.

— Avez-vous un endroit où aller ? me demande-t-il d'une voix douce.

— Pour le moment, non. Voilà un jour que je suis dans cette chambre et personne n'est encore venu.

— Vos parents... hasarde-t-il.

On frappe alors à la porte.

— Entrez ! dit le Capitaine.

— Puis-je vous parler ? lui demande le médecin qui tourne un œil sévère dans ma direction.

Le Capitaine se lève et sort.

Pendant un instant le monde s'arrête. Je sens mon corps ravagé de mille feux, vide et perdu. Tout est devenu obscurité. J'observe le siège vide.

Au loin, la porte de la pièce s'ouvre.

— Je reviendrai demain, promet le gendarme.

— Pardon ?

— Je... Je reviendrai demain. Je... Enfin, vous...

Comme ça, vous pourrez signer votre déposition. Alors, souhaitez-vous porter plainte ? me dit-il maladroitement en bafouillant et rougissant.

— Oui, lui dis-je d'un sourire fragile et désespéré.

— Parfait. Alors, je vous prépare tout ça.

— Quel est votre nom ?

— Mon... euh... Adrien. Capitaine Adrien Malherbe.

Adrien sort et me laisse sur mon lit d'hôpital. Un jeune infirmier arrive et me tend un verre d'eau.

Le viol est loin. Pas de souvenirs visibles. Nulle trace béante.

Trois années ont passé.

Trois ans d'horreur qui filèrent dans mon esprit. Puis ce furent les cauchemars qui firent leurs apparitions. À petit pas, les rêves revinrent.

Difficilement.

Et parfois, au creux de la nuit, des flashes à la violence inouïe agressèrent l'obscurité de mon esprit. Mon cerveau se remettait en mouvement.

Je me souviens de ce gendarme qui était venu à l'hôpital. Il m'apporta des chocolats, des carrés noirs pour éclaircir mes nuits blanches. Il me raconta que j'étais l'un des jouets d'une série de viols et qu'il avait été nommé pour régler cette affaire. Puis, pour atténuer l'horreur, il avait avancé que le temps résoudrait le plus gros des dommages.

Le rapport... la drogue : du GHB. Je lui décrivis l'homme à la bouteille. Adrien me conduisit en hôpital psychiatrique pour que je puisse être "aidée".

Je forçais l'oubli à me visiter chaque jour et chaque nuit.

Les mois passèrent.

Ils l'avaient retrouvé, et au jour du procès, mon ventre me fit souffrir : mon corps souillé voulait le contrôle de mon esprit. Mais ce dernier tint bon.



Et puis un jour, le soleil décida de se poster au-dessus de ma tête. Le gendarme m'invita à prendre un verre. Le verre devint dîner. Puis, le dîner se mua une relation.

Et puis...

Aujourd'hui, je suis à la mairie, et nous nous marions. Mais chaque nuit, une image me revient.

Je fus Léa.

Violée pour sa plastique. De femme pleine et entière, je devins poussière.

Je suis toi.

Je suis toutes les femmes flouées, violées, frappées, battues parfois à mort, humiliées, rabaisées dans leurs fondements.

Un espoir.

»

*Propos recueilli par Lucia Têvez.*

La jeune journaliste pose son papier sur la table de son rédacteur en chef. Elle ne dit rien et le laisse lire. Ce dernier pousse un juron de temps en temps, puis retourne à sa lecture. Il passe quelque cinq minutes à lire, puis à le relire, pour finalement le poser devant lui.

La tête entre les mains, il souffle. Beaucoup d'émotions et de réflexions internes se télescopent. Et finalement, après quelques minutes de silence, il relève la tête.

— Et qu'est-ce que tu veux en faire de cet article ?

— Moi ?

— Non, le pape.

— J'aimerais, pour une fois, la première page. Cette histoire aurait dû l'être le 8 mars.

— Pour la journée de la femme ? dit-il d'un petit sourire.

— Pour la journée de la femme, oui. Mais de mon point de vue, la journée de la femme ne devrait pas avoir à exister.

— Bon, on ne va pas relancer le débat, lance alors son supérieur.

— Et pourquoi pas ? lance la jeune femme d'un air de défiance. Tu me dis ça parce que je ne suis pas encore journaliste ?

— Oui. À vrai dire, tu n'es que stagiaire Lucia. Mais, pour une fois, je trouve ton histoire bien balancée. Écoute, aujourd'hui ça fait deux ans que Hassan Rohanni a été élu président de l'Iran. Ce type est en train de modifier le rapport de force. Et de l'autre côté, il y a toi. Ton histoire fait plus qu'une première page.

— Que me proposes-tu patron ?

— Le haut de la page, c'est toi, la moitié du bas c'est l'Iran. Ils passent en page 2 et 3. Et après, c'est deux pages pour toi. Du coup, on pourrait parler des droits de la femme en Iran. . .

— Attends. . . j'ai mieux. Page 2, l'Iran. Page 3, mon article, page 4 la suite de mon article et page 5, la fin du sujet sur l'Iran.

Le Chef réfléchit quelques secondes, semblant peser le pour et le contre de l'argumentation de sa stagiaire.

— En d'autres termes, tu proposes de faire un article couplé?

— Oui. Si on ouvre et on ferme sur l'Iran, on bloque la liberté de la femme et ainsi on montre que celle-ci est une chance qui n'est pas partagée partout.

— Mmh... Pourquoi pas. C'est original, mais pourquoi pas. Bon, envoie le document à la correction et ensuite on le met dans la maquette. Tu as une photo de cette femme?

— Oui.

— Parfait, tu la mets aussi.

— Compris chef.

Lucia sort de la pièce, puis lance l'envoi du document au correcteur.

**FIN**

*Breuillet, le 14 juin 2015*

Choix musical : *Silk* — Wolf Alice — 2015.

